

PAR MICHELE GAZIER

UN MAL, DES MOTS

Chez nous on a une table, quatre chaises, plus l'éternité. » Voilà, c'est la première phrase, et on ne peut plus s'arrêter de lire. Souffle court et regard en alerte — Michel Chaillou a l'art d'écrire entre les mots — on est bousculé, ému, ébouriffé. Comme son personnage de gamin à la chevelure moutonnante, au regard que les autres disent vide et qui n'est que profond. Et même sans fond, tel un puits où dorment des eaux noires, de vieilles cordes et le souvenir ancien de quelques étoiles.

L'enfant de ce récit (l'auteur lui-même, nous prévient-il en quatrième de couverture, avec tout ce que la « demi-auto-biographie » suppose de mensonges) vit dans un faubourg de Nantes entre ses grands-parents paternels, concierges dans une cartonnerie. Enfant non désiré, né d'étreintes aussi passionnelles que fugaces, il est sans parents véritables. Ray, son jeune père, le traite en frère cadet, et va sa vie, de ville en ville, nomade inguérissable. Quant à Charlotte, sa trop jolie mère, toute en fossettes et rondeurs enfantines, elle erre aussi de cœur en cœur, à la recherche du grand amour, au moins pour quelques jours. Le temps de se refaire.

Parce qu'il est volé de ses parents, parce qu'il aime sa mère plus que tout, parce qu'il se sait, par elle, de souche vagabonde et romanchelle, il devient voleur. Il élève entre le monde et lui des

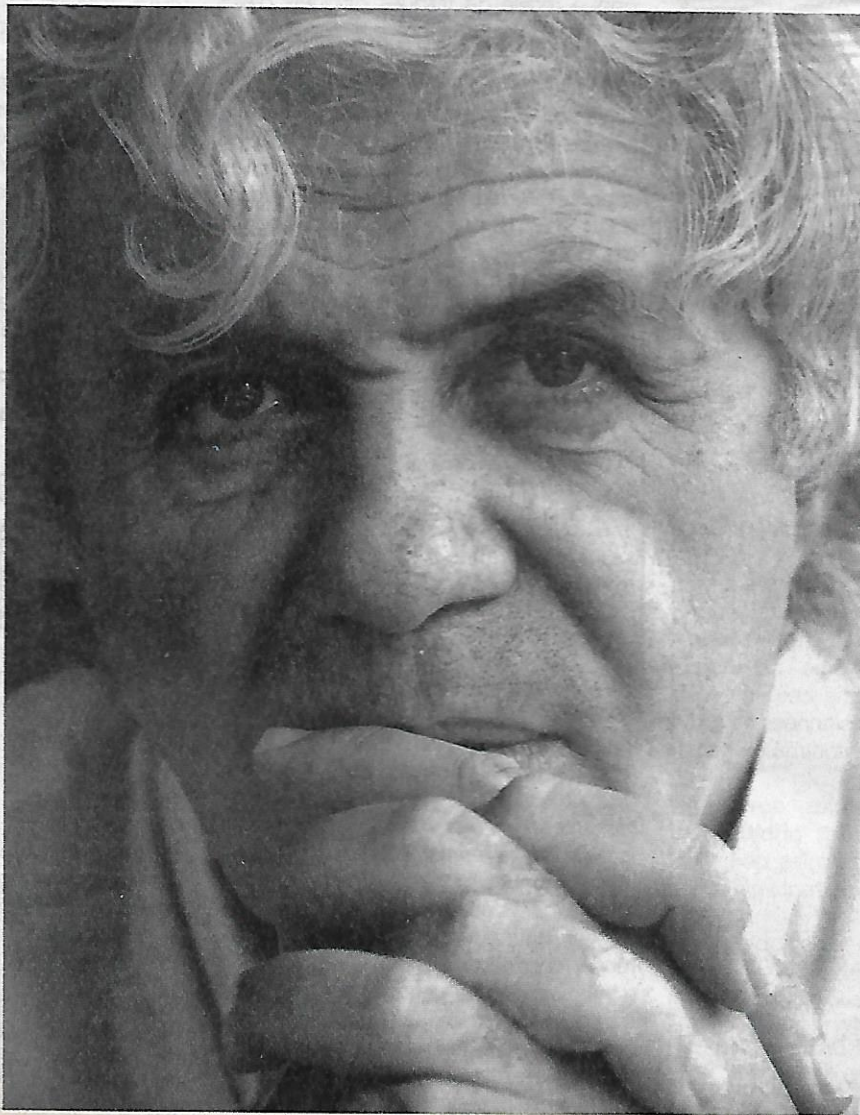
murailles invisibles d'objets chapardés, de rêves fous. Prince d'un pays imaginaire, qui se trouve être pour lui l'Égypte des pharaons (mais en anglais n'appelle-t-on pas Gipsy — Egyptien — les gitans des routes ?), il vit à l'intérieur de lui-même comme un dieu du Nil dans sa pyramide : avec ce silence impénétrable des initiés de l'au-delà, cette lenteur qu'on qualifie, autour de lui, de pathologique. A défaut d'apprendre l'orthographe et les mathématiques, de comprendre les questions de ses professeurs, Samuel, sphinx au cœur tendre, enregistre tout. Il est la mémoire de son monde, celui qui n'oublie jamais. Regard

éternellement béant, béat, dit-on encore, il est le contraire du naïf, du candide. Son silence est celui des enfants qui en savent trop. Enfant qui court sans cesse, comme un voleur. Pour échapper au poids de son souvenir, pour se rassurer. Pour se sauver.

Très vite, cependant, Samuel a compris qu'il n'est de salut que dans les mots. Que c'est en racontant des histoires folles qu'on fait taire la folie du réel. Que ce sont les contes qui exorcisent le mauvais sort, la peur, le désespoir. Alors, nourri d'histoire égyptienne par une institutrice passionnée, il devient « le meilleur en

récréation ». Celui autour duquel s'organise un cercle de têtes enfantines fascinées par son art. Les mots, il les déroule autour de lui comme les bandelettes des momies. Et l'enfant prisonnier de sa propre existence, se met à respirer, à vivre. Après la récréation, les mots s'éteignent, les bandelettes invisibles reprennent leur place...

Le romancier Chaillou n'a pas procédé autrement pour se défaire de cette boule d'enfance en deçà de sa mémoire. Ses mots, comme ceux de Samuel, ont jailli de cette première phrase magique : « chez nous on a une table... » Ils ont brisé la digue, ils ont joué la crue comme les eaux du Nil. Même s'il reste, au fond de lui, un silencieux, un autiste gavé d'histoires volées et de phrases tues... ●



Michel Chaillou, l'art d'écrire entre les mots.

LA CROYANCE DES VOLEURS de Michel Chaillou (Seuil. 319 p., 99 F.).